

Retraite à Verbe. sur O.

J'aime Verbe. sur O., il fait toujours beau, c'est toujours l'été, même au printemps, même l'hiver. Les oiseaux ont toujours quelque chose dans le bec en haut des murets.

Il y a des rues et des maisons, ni grandes ni petites, des pans d'ombre et de soleil, c'est pourquoi je lui trouve une ressemblance avec les villages espagnols. Le ciel est plus bleu que les volets. Sur le bord du trottoir, à l'ombre, il y a un tas de bois qui déborde sur la rue. Des bûchettes de taille parfaite. Les entailles du bois, là où il a été coupé, est très claire. Deux messieurs un peu vieux sont en train de les ramasser en chemise bleue.

À Verbe. sur O. il y a tous les magasins que j'aime : un magasin de laines, un magasin de plantes. Une Poste aussi. Je ne suis pas encore rentrée dans le magasin de laines mais je sais que je trouverai toutes les couleurs que j'aimerais trouver... Et si ce n'est pas exactement la couleur que je cherche ce sera une autre, que j'aimerai aussi.

Le magasin de plantes est très bien aussi. C'est le seul où je trouve tout ce que je peux imaginer : les plantes que je connais et celles que je ne connais pas et même celles que je connais mais dont j'ignore le nom. Par exemple, à l'instant, *Céropégia*. Ni sur la Toile ni ailleurs nous ne l'avions trouvé avec Irène. Aucun mot clé, même anglais. Il a suffi que je la montre du doigt dans la vitrine à la fleuriste qui était précisément sur le trottoir et elle m'a dit : *chaîne de coeurs*. Chez cette fleuriste, il y a aussi tout ce que je rêve d'offrir : des plantes vues en photo ou en vrai, comme des pieds de vigne ou des bébés ginkgo. Il suffit que je désire une plante pour que je la trouve là, avec ses fleurs, avec ses graines. Avec son nom.

À Verbe. sur O., il y a aussi un pressing qui fait le coin, ses volets sont plus bleus que le ciel. Il y a une épicerie avec tout, absolument tout ce que je pourrais rêver : le camembert Bons Mayennais, de petits sachets de noisettes exactement de la bonne taille.

À Verbe. sur O., il y a une boulangerie qui fait les meilleures meringues aux amandes du monde. Parfois elle a un retard d'un jour, mais d'habitude c'est le mercredi qu'elles sont prêtes pour moi.

À Verbe. sur O., il y a des hirondelles et des voitures jaunes de la Poste. Souvent un 4 avril elles déboulent, rue Saint-Pierre.

Il y a aussi un château, des pelouses et de très grands marronniers. À toutes les saisons, ils ont des boutons sur le point d'exploser. Et d'autres, un peu plus ouverts, en forme de chandeliers. Je n'ai jamais vu des bouquets de violettes plus fournis que ceux qui poussent dans le sous-bois du parc de ce château. Je n'ai jamais vu non plus des murs couverts d'autant de mûres que ceux de l'enceinte du château.

Il y a aussi des camions très gros qui s'arrêtent tous au même stop.

Le plus incroyable, à Verbe. sur O. c'est qu'il pousse des pommes sauvages sur un pommier et que juste après, il y a un noyer avec des noix, et juste après, un coin d'herbe au bord de l'O. où s'allonger après manger. Parfois on se réveille avec une petite couche de neige. Mais la plupart du temps, c'est l'été, on s'endort en écoutant la ragondine jouer avec le sachet de chips.

Le pont de Verbe. sur O. en forme d'arc, en métal bleu (plus bleu que le ciel), est le plus intéressant que j'aie jamais traversé. Quand on est pile au milieu, il y a des péniches qui passent juste au-dessous. Souvent elles portent un nom. Tout à l'heure, pendant que j'attendais E. en regardant l'ombre du mur manger mon chapeau, un garçon en short rouge a grimpé dessus. Nous l'avons hélé au cas où hélàs, il aurait eu l'idée de sauter, une mauvaise idée parce qu'il n'y a pas beaucoup d'eau. Comme il avait des écouteurs, il ne nous entendait pas. Je pense que c'est pour ça aussi qu'il n'a pas sauté. Quand il est redescendu, en dérapant un peu, il avait un beau torse nu et un sourire d'être aimé.

À Verbe. sur O., il y a aussi un pont du TGV avec des trains qui passent à toute vitesse dans le ciel bleu au-dessus des plantes de l'été, comme le cabaret des oiseaux. Quand nous marchons la nuit, les grenouilles sont très bruyantes.

À Verbe. sur O., il y a aussi une usine qui s'entend la nuit, avec des équipes de nuit - plus débrouillardes car elles travaillent sans chef. Une usine qui fabrique des lames de rasoir. Le bruit est de plus en plus faible parce qu'E. a fait changer les compresseurs. La porte de l'atelier est ouverte pour laisser rentrer le frais de la nuit. C'est la consigne. Il y a aussi, chaque semaine, un litre de White Spirit qui n'ira plus dans l'O.

Dans mes mails

Dans le dernier paragraphe de ma dernière parole, j'avais parlé de tsunami à Nice et comme les jours d'après il y eut d'énormes vagues... j'ai décidé de ne plus écrire. Je m'en tiens à la réalité objective : ce que disent mes derniers mails ce lundi 5 juillet.

Voici donc en vrac : un bel été de la part d'Alain H. notre correcteur autoentrepreneur (*La petite bête*) à qui je n'ose pas demander si les choses vont bien.

Des remerciements de Tiffany qui est venue passer un deuxième entretien chez nous mais qui ne sera pas embauchée. Je rêvais d'embaucher deux personnes mais je n'en suis pas cap.

Un mail de *Bonnes Nouvelles* de Grenoble — une des rares librairies chez qui nous faisons des dépôts — nous annonçant zéro ventes pour le semestre...

Thomas Vinau nous faisant part de ses actus, voyons quoi, son second "livre allumettes". Sur la couverture, on voit un coléoptère qui me rappelle les perce-oreilles d'Eric Gilberh. Justement, je pensais à lui ce week-end car je suis en train de lire Fante (*Demande à la poussière*) que ma fille m'a chaleureusement recommandé. N'est-ce pas que c'est bien écrit ?

Retour à la boîte de réception qui n'est pas toujours de déception.

François Bouchardeau rappelle aux participants de Rentrée Nouvelles (Forcalquier, 20-23 août) qu'il lui faut les fiches d'inscription auteur-éditeur. Moi j'ai déjà tout envoyé, car je sais combien il est difficile d'organiser un salon sans traces écrites des inscriptions !...

Zélia Rodriques - alias Liaze - veut bien illustrer notre prochain livre pour septembre 2011. Elle demande combien d'illustrations et quel sera le format pour nous envoyer son devis. Evidemment je pense à notre nounours, le livre à paraître en septembre de cette année, notre premier livre jeunesse. Il était temps car je commence à vieillir ! Et l'iroli a fêté ses cinq ans... On nous apporte demain la *maquette en blanc*. Chose jamais vue de ma vie. Pour toucher le papier, passer les pages... Et si c'était le plus beau livre, le livre parfait ?

Dans mes mails du jour aussi, Claire-Lise me dit aimer *La lune dans les cheveux* mais sans avoir compris. Pour elle, les femmes devaient parler de *leur corps*, à la première personne. *Je ne trouve pas ce qui faisait à mon sens l'audace et l'originalité du projet*. Qu'est-ce que j'ai rêvé cette nuit, ah ça y est. J'arrivais en retard à mon atelier d'écriture plus bondé que jamais, j'avais des rollers aux pieds et au moins un mort dans la conscience. Je vais creuser. Et je vais répondre à Claire-Lise, lui dire qu'on peut parler de son corps à soi en disant *elle*, non ?...

En parlant d'atelier d'écriture, la fac m'envoie des papiers à remplir pour la rentrée. Je vais refaire ma feuille de présentation... Cette année non plus il n'y aura pas de niveaux car les élèves changent (au fait, on m'a reproché d'appeler "élèves" les gens de mon atelier, comment dois-je les appeler ?) et moi je change, et de toute façon je ne sais pas faire deux ans de suite la même chose... Moi qui aimerais tant être élève (et "élevée") je n'ai pas trop goûté mon atelier d'écriture à Paris cette année. Quand je disais je dans un texte on pensait que c'était moi : c'est à dire une femme qui est moi ; il fallait expliquer que la plupart du temps ce n'était pas ça.

En parlant de femmes, Lydia Padellec nous annonce qu'elle sera avec nous à la librairie Gribouille vendredi 16 juillet à Muzillac. Merci Lydia !

Quoi d'autre ? Eric Hellal me transmet des textes flamants flamboyants (envoyés par Rob) pour notre projet de haïkus belges. Rahma qui arrive demain va travailler sur le projet. Ce serait bien si Rob venait nous voir cette semaine, surtout si c'est Pays-Bas-Espagne qui joue en finale : voir le match ensemble au Bureau !...

Je regarde l'écran. Il y a une commande d'Alizé (fnac.com) : le der des der exemplaire de *Sur la pointe des pieds* de Damien et Paul s'en va. Le tirage arrive en principe demain. En principe aussi la revue Phosphore parlera du livre en août !

Enfin, sans objet, Emilie m'envoie (je rouvre le mail) plein de bisous de la part d'Aliette sa maman, *nénene* réunionnaise... C'est ça le meilleur des mails.

© isabel Asúnsolo, juillet 10
<http://www.editions-liroli.net/>

Je suis une membrane

Chère Sylvie M.,

Je réponds à ton mail, ta question suite à ma dernière parole d'éditrice. Je te comprends. Je suis d'accord. Oui, d'habitude un manuscrit on l'envoie, tu vois, aux grands éditeurs d'abord, ceux qui ont l'extraordinaire puissance de mettre un exemplaire (hé oui, la plupart des temps, un seul !) de *chacun* de leurs titres dans *chacune* des librairies. En cas de refus, envoyer à des plus petits. En cas de refus, à des *petits petits*...

J'ai fait ça moi aussi du temps où j'étais auteure à la recherche de. J'envoyais aux gros. Mais depuis que je suis devenue petite editrice, je suis à la recherche du temps perdu. Pour écrire.

Sylvie M... Tu voudrais des chemins tracés. Une logique, quoi. Mais la poésie. La poésie c'est autre chose. Se nourrit du bonheur d'écrire. Ne dépend pas de la météo ni de la neige (ni même d'un volcan islandais), se nourrit de l'envie. L'en-vie. L'envers du. Appelle-le comme tu voudras. *Mainstream* ?

La poésie ne dépend pas des couloirs aériens ni des circuits économiques. Parce que d'abord : ça ne se vend pas (ou très peu)... La poésie dépend de l'envie. Du désir. Appelle-le désir si ça te chante, Sylvie Aime. Et le désir, ça ne se commande pas. Commandez-moi un livre... C'est vrai que vous me feriez très plaisir, je radote un peu mais :) Le désir c'est la *chispa*, l'étincelle, le *duende*, le *thrill*, le frisson : Rien à voir avec l'offre et la demande !

Parfois je médite (à défaut de me publier !) sur l'offre et la demande.

Je passe mon temps à la frontière entre deux flux. Au cœur d'une drôle d'osmose, je suis la membrane très peu perméable entre deux mondes. D'un côté, la pression des auteurs avec leurs manuscrits, leur désir piaffant de visibilité... Mon rôle est de freiner cette marée-là pour ne laisser passer que de très rares cas. De l'autre côté de la membrane, il y a le monde des libraires que je voudrais pénétrer, les rares libraires pas hautains qui offrent une visibilité aux petits éditeurs dans leurs rayons... Et c'est tout aussi difficile ! D'un côté donc je retiens, de l'autre je fonce. Cette membrane, cette fine ligne qui sépare les deux mondes

(offre et demande donc)... *est ce-désir-qui-ne-se-commande-pas* : le désir vibrant de faire un livre parce que le courant passe avec l'auteur !

Il n'y a pas longtemps que j'ai envoyé mon manuscrit chez un éditeur. Rêvons. Je ne me suis pas cassé la tête. C'était c'ui-là, pas un autre. S'il dit non, je n'irai pas voir ailleurs car moi trop paresseuse (et je cours à la recherche du temps perdu)... Et puis je veux lui faire plaisir, à ce petit d'éditeur ! Rêver que je lui fais plaisir.

C'est beau les volcans hips-landais ! Grâce au nuage de cendres, j'ai pu faire la connaissance des libraires de Nice. Et je me suis baignée. Dans la mer bleue. Et il y avait de bons rayons, du soleil aussi dehors, j'ai acheté des livres, c'était boooon... Je ne sais pas quand ni comment je rentrerai à Plouy Saint-Lucien. La vie c'est ça. À la fin : *nous ne serons que vers, nous ne serons que cendres.*

Et la poésie ? c'est juste un tsunami-minuscule, une vague déferlante différente des autres qui s'écrase sur les galets. On la voit et elle ne parle qu'à vous.

À la prochaine !

© isabel Asúnsolo, avril 10

Édition, topinambours, désir.

Tout à l'heure, vision extraordinaire de la mésange bleue ramassant soigneusement les cheveux de Pablo. Cette rencontre-là justifierait une existence. De sa patte, elle empêchait les fins cheveux châtain de s'envoler, du bec, elle les assemblait brin à brin en un bouquet parfait et dru. Je l'ai vue faire deux fois, à une dizaine de minutes d'intervalle. Entre temps, je l'imaginai s'affairant à son nid minuscule pour le confort des futurs oisillons. Fierté de mère qu'une autre reconnaît par enfant interposé : ne sont-ils pas doux ses cheveux ?... Quand je les avais coupés, il y a deux semaines, je les avais laissés exprès sur l'herbe. En priant qui sait si. On peut donc bel et bien attirer la chance, la preuve !

mon fils cet enfant
dont les cheveux tapissent le nid
d'une mésange bleue

(tensaku à proposer pour Gong 28)

Le recueil de haïkus *Nos bêtes* de J.A. et V.D., j'aimerais le publier pour au moins trois raisons : parce que c'est lui, parce que c'est elle, parce que les vaches sont un peu ma vie (mon ex-vie) agricole... Et voilà que le manuscrit a été envoyé aussi à d'autres éditeurs ! Par mail de mon côté (hier tard, fatiguée) cela donne : "Nous n'aimons pas dire oui quand d'autres ont dit non".

Si la *Volière vide* marche si bien c'est qu'il n'y a jamais eu de confusion : nous étions les éditeurs pour ce livre-là. L'auteur n'a pas été voir ailleurs ni en a eu l'idée. Rencontre parfaite et tranquille. Merci beaucoup Thierry pour ce beau cadeau. Mais peut-être que cela n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'un éditeur ? Je pense tant pis, ce livre on ne le fera pas, tant pis car c'est mal parti ? Le parallèle entre édition et relation amoureuse est clair : importance des débuts, ton donné, distribution des rôles, détails foisonnants ou abusivement significatifs, le hasard qui tombe toujours pile. L'oiseau attiré vient... tout seul ou pas du tout ! Et puis, pour une fois que je dis oui (alors que je passe le temps à dire non) je voudrais que la réciprocité soit sans restrictions, non mais. Essaie-t-on un amour. Est-ce que l'on essaie un éditeur ? Je sais bien qu'il y a les grands et les petits, les efficaces... Mais n'avons-nous pas fait nos preuves ? Nos preuves d'enthousiasme je veux

dire, nos preuves de désir. Les seules preuves qui comptent en poésie...?

Hier je mangeais à Compiègne avec Pascale, romancière charmante qui me parle de son éditeur qui l'a fait (et *la fait*) souffrir depuis le début justement. Elle voudrait rompre le contrat qui les lie. Si timide elle est, qu'elle m'intimide. Et je me demande si elle aime vraiment rencontrer ses lecteurs, leur dédicacer ses livres et leur parler, ah ! leur parler !... A ces moments-là, nous, éditeurs célestinesques, voudrions que les choses s'engagent vite, que les parties s'entendent. Et ce n'est pas seulement une affaire de chiffres : nous voulons que les auteurs *prennent* du plaisir.

Tellement - trop ! - de choses cette semaine et la précédente : le premier bourdon lundi 15 mars, le premier moustique le 16 (tué par Jean dans la douche), le 17, moucherons dans le bois de Plouy (et dans les yeux), jonquilles ouvertes et sortie de la tortue hors de l'eau le 19 (saint Joseph), et le 23, premier plouf dans la mare de l'hirondelle que je suis la seule à avoir aperçue et... qui n'est plus revenue. Sans doute trop froid ?

Ce matin, revenue de Beauvais à pied, des topinambours volés rue des Philosophes dans mon sac (enveloppés dans les pages du Monde des Livres). Ils avaient été mis à sécher au bord de leur sillon pour être mangés, je suppose.

Ils ont de beaux bourgeons roses. Je viens de retourner notre potager...

bientôt Pâques
ce désir d'enterrer
tous les bulbes

© isabel Asúnsolo, avril 2010

Intime, internet, etc

Serge T. demande pour tempslibres.org — ou plutôt, il demande à mon pseudonyme — le pays où je vis. Il veut publier le texte paru sur la nouvelle liste, érotique, de Daniel Py :

matin de neige
j'entrouvre mon corsage
devant le miroir

Serge fait donc partie des membres fantômes de la liste depuis le début !... Je viens d'être démasquée cette semaine par X. lui-même. (Alias E). Il s'est trompé dans sa réponse à tous. Aléas et risques de l'écriture sur le net. Dommage, car le pseudo me donnait surtout une liberté de me surprendre *moi*, que je perds là. Je savais bien que ça arriverait un jour (qui garantit d'ailleurs que la liste restera privée ? Qui sont ses membres ?) et mes textes étaient restés prudents.

Le thème du pseudo, de l'anonymat sur internet, nous l'abordons justement à Bruxelles avec Eric et Rob tout à l'heure. La question : peut-on *tout* écrire ? peut-on tout se permettre ? sur le net ou ailleurs ? La réponse est oui, *sans* doute, dans le journal "intime" ou dans les textes rares qui n'ont qu'un seul lecteur. Mais avec doute ? Mmmm. J'entends le flamand dans le haut-parleur du Thalys, délicieuse non-compréhension d'une langue...

Ce qui vient de se passer avec le blog de D.L, justement.

J'avais envoyé un commentaire pour une photo sur son blog (où on voit le portrait de V. Woolf et un balai de ch...) dont je ne me souvenais pas exactement. Je me souvenais juste que je protestais à cause des commentaires dont il encadre ses photos : ils ressemblent à des barreaux d'horizon, leur présence oriente le regard, modifie l'expérience, comme on dit.

D.L. se dit "chagriné" par mon commentaire. Je lui demande de me montrer ce que j'ai écrit car je ne m'en souviens pas, je suis amnésique (et internet ne permet pas trop le droit à l'oubli). Nous sommes dans l'atelier du sous-sol de sa maison près de Compiègne. Deux face à l'écran, du même côté, expérience rare. Je constate que D.L. a un corps, bien délimité. Le mien aussi, en plus exubérant. On se frôle. Je regarde par dessus son épaule et je découvre des lignes dont je n'ai aucun souvenir. L'heure où elles ont été enregistrés (20 h 36) devrait me

dire quelque chose (avais-je faim ? ou bien quoi ?) Rien. Ces mots, violents, sont les miens ! Il me semble regarder *mes* traces dans la neige déformées par une nuit d'intempéries. Je suis désolée du "chagrin" occasionné (quoique...) mais je dois réfléchir avant de renier. Renier quoi ? Ce que j'ai écrit ? Renier rien. Vertiges, vestiges de l'aventure d'écrire...

journal intime
le meilleur le pire
écrire = être ?

© isabel Asúnsolo, mars 2010

La sève et le printemps

C'est agréable d'être rappelée à l'ordre : tes paroles d'éditrices nous manquent, nous les aimons bien ! Merci et me voici, cet hiver passé, tant de choses. Tant de paroles non publiées. Voyons, dans l'une je m'insurgeais contre l'Auteur-aux-Quatre-cents-mille-exemplaires qui dit qu'il faut faire *chanter le verbe*... Je connais un autre auteur qui fait chanter le verbe, les pieds dans le fumier, té ! Un jour j'écrirai dessus, ce ne sera pas gore (vous saviez que gore veut dire *sanglant* ?), ce sera cochon façon goret... Il faudra quand même un peu de fiction, je pense. Ah, la Littérature.

Dans une autre, de parole, je parlais des romans que nous recevons, de celui, faux-terroir, que nous allions peut-être publier... et que nous ne publierons pas même si l'auteur est adorable et que je m'enthousiasme avec les auteurs adorables (et que j'adore m'enthousiasmer). Dans une autre, j'exposais mes réflexions sur le haïku, avec une constante : peut-on faire de la littérature uniquement à partir de littérature ? S'ensuivait un hommage à l'observation directe, il faut partir des sensations, des images vraies (le bouquet de rhubarbe sur les genoux roux dans le métro, vous voyez) ou alors le texte perd sa sève. J'évitais le mot fraîcheur qui commence à bien faire... De tout cela, j'étais tellement sûre, Ah !

Puis je m'appesantissais sur le corps de la femme, thème de notre prochain recueil de haïkus, refaçonné suite à un appel pour un livre à deux voix qui n'aura pas lieu : ne peut-on pas parler d'autre chose que de grossesses et douceur féminines ? La femme aussi a des poils aux jambes, et même un corps à *l'intérieur*, et une voix, les siens à elle je veux dire.

Je m'enlisais aussi dans la grippe, porcine évidemment. Et, tellement *más rico* : je me goinfrai des mangues du jardin de Kamille, là où les daturas dansent au son de l'accordéon diatonique au réveil, avec les cardinaux rouges on se draguait mutuellement... Et puis, le 12 janvier 2010, c'était la cata, le tremblement à Haïti mais aussi la mort de mon grand-père (de mon *dernier* grand-père) et je ne savais pas ce qui était pire, pour moi. Plus de grand-père, de grand-mère, de maison de

famille et de vacances (*¡ Qué lástima que yo no tenga una casa solariega y blasonada !*)

poème de Leon Felipe, ici

<http://www.elalmanaque.com/poesias/estrada/poemas5.htm>).

Et j'écrivais sur mon enfance madrilène, au lit, un mélange de fiction et de l'autre truc, la non-fiction, et j'apprenais que la *Creative non-fiction* c'est tout ce qu'il y a de branché, j'en avais des échos par gougueule. Et puis février arriva, d'autres fièvres après les fèves... et d'autres appels aux libraires. Un peu affaiblis par l'hiver, la mare gelée trois mois non-stop jusqu'à la sainte-isabelle, nous décidions, Isabelle et moi, de privilégier les libraires suisses, tellement sympathiques au téléphone... Sans compter qu'il est moins cher d'envoyer des livres en Suisse, tarif livres-et-brochures, qu'en France.

Et nous accueillions des stagiaires, toutes belles et impressionnantes ! Des Aime-bi-é commerce international, des Bacpro secrétariat... Et Leena, qui vient juste d'arriver. Avec, vous ne devinez jamais, des études de Lettres ! Exactement ce qui nous manquait.

© isabel Asúnsolo, février 2010